

ÉDOUARD GLISSANT
(PREMIÈRE VUE DES PAYSAGES)

Muguraş CONSTANTINESCU¹

L'écrivain antillais Édouard Glissant, ayant des études de lettres, philosophie et d'ethnologie à l'Université de Sorbonne, Paris, est né à Sainte-Marie (Martinique) le 21 septembre 1928 et est mort le 3 février 2011 à Paris.

Ses premiers poèmes (*Un champ d'îles*, *La terre inquiète* et *Les Indes*) sont suivis de volumes de poésies, d'essais et romans dont, *La Lézarde*, qui remporte le prix Renaudot en 1958 et consacre son auteur. Parmi ses titres essentiels, on compte : *Le Sel Noir*, Paris, Seuil, 1960 ; *Les Indes*, *Un Champ d'îles*, *La Terre inquiète*, Paris, Seuil, 1965 ; *Pays rêvé, pays réel*, Paris, Seuil, 1985 ; *Le Discours antillais*, Paris, Gallimard, 1997 ; *Poétique de la Relation*, Paris, Gallimard, 1990 ; *La Lézarde*, Paris, Gallimard, 1997, Port-au-Prince, Presses Nationales d'Haïti, 2007 etc.

Par son œuvre riche et dense Édouard Glissant laisse en héritage la perception poétique d'un paysage solidaire du destin humain, des concepts comme celui de la créolisation, du Tout-Monde et la métaphore du rhizome qui conduit à l'idée d'identité multiple. Ses essais ont souvent, comme dans le cas d'autres poètes, une charge poétique particulière qui marque bien toute l'écriture glissantienne et la situe à la frontière du texte poétique.

La traduction en miroir du fragment qui suit, tiré d'un tel texte², constitue un bon exemple dans ce sens, se proposant comme un éloge du paysage, associé à l'inconscient, à l'enfance, à la fatalité mais aussi à la solidarité avec l'homme qui le traverse.

¹ Université « Ştefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, mugurasc@gmail.com.

² Le fragment qui suit est tiré de la conférence « Contestation du Morne, des Fonds et du Delt – première vue des paysages », dispensée à l'Université Paris III, Sorbonne Nouvelle, publiée dans l'ouvrage intitulé *Paysages et pays francophones*, PSN, Presses Sorbonne Nouvelle, 2005, sous la direction de Michel Collot et Antonio Rodriguez.

Première vue des paysages

[...] Adrienne ma mère me prit sous un bras et descendit la trace du Morne qui menait au bruit éternel de l'eau coulant là en bas. J'avais un peu plus d'un mois d'existence, et il faut douter si j'entendais ce bruissement qui sillonnait dans l'air et sembler arroser toutes choses. Pourtant je l'écoute encore en moi. L'intense végétation ne présentait pas une faille, pas une éclaircie, mais le soleil la perçait généralement avec une violence sans rage, je les vois encore, nuit bleue des branchages et des lames des feuilles et vivacité du jour.

Après avoir traversé la rivière, elle commença de gravir et de descendre les dizaines de hauts et de fonds qui se succédaient sans arrêt, et coupant par les sentiers à peine visibles, enfonçant dans des étangs d'herbe et dérapant sur des nappes de graines de mahogani tombant dans des ravins sans issue, sautant de roche en roche sur les tertres de tesson rouge comme elle avait fait sur la rivière, poursuivant le cours du soleil ou celui des nuages, s'accroupissant une seconde pas une de plus sous les ombrages d'un gros manguier ou d'un caïmitier violet, sans arrêt tout un jour au large du morne des Esses puis descendant longtemps vers La Pelletier, et suspendant l'enfant à sa poitrine sans cesser de marcher, jusqu'au plat des cannes qui entourait le Lamentin, au-delà duquel s'ouvrait le delta de la Lézarde.

[...] Nous commençons à fréquenter les paysages non plus seulement comme de purs décors consentants, propices ou non, mais comme de véritables machines à induire, très complexes et parfois inextricables. Ils nous conduisent au-delà de nous-mêmes et nous font connaître ce qui est en nous. Ils sont solidaires de nos fatalités. Ils vivent et meurent en nous et avec nous. C'est ainsi qu'on peut fréquenter un paysage avant d'y être allé. De telle sorte qu'il n'y a pas réellement de « catégories » de paysage, ce serait triste.

Mais il y a des presciences qui tournent un paysage en nous et hors de nous, ici et là, hier et maintenant et demain, à la semblance de ceci ou de cela. Ce sont alors en nous des catégories de l'étant, qui défont et refont les catégories du réel.

Je ne crois pas que ce fut un fantasme : j'étais familier du Sahara bien avant que de m'y trouver, n'ayant pourtant connu jusque-là, de manière directe et personnelle, que les quelques mètres carrés de la grisaille nue des Salines au sud de la Martinique.

Primă vedere a peisajelor

[...] Adrienne, mama mea, mă luă sub braț și coborî pe cărarea Mornei care ducea către duruitul neîntrerupt al apei ce curgea acolo jos. Aveam ceva mai bine de o lună și e îndoielnic că aș fi auzit acest zgomot care brăzda aerul și părea să stropească totul în jur. Și totuși îl aud încă în mine. Vegetația intensă părea de nepătruns, fără luminișuri și totuși soarele o străpungea cu violență dar fără mînie și parcă mai văd și acum întunecimea albastră a crengilor, tăișul frunzelor și lumina în vioiciunea ei.

După ce traversă râul, începu să urce și să coboare zecile de culmi și văi care se succedau fără oprire, tăind pe scurtături abia ghicite, trecînd prin iazuri de iarbă și alunecînd pe alocuri pe semințe de mahogani, căzînd prin rîpe fără ieșire, sărînd din stîncă în stîncă pe movilele de teson roșu, așa cum trecuse și râul, urmînd mersul soarelui sau cel al norilor, ghemuindu-se o clipă, nu mai mult, la umbra unui mangotier uriaș sau al unui caimitier violet, fără oprire, ziua întreagă, de-a lungul mornei din Esses, apoi coborînd către La Pelletier, și agățîndu-și copilul la sîn, fără a se opri din mers pîna la stuful care străjuia Lamentin-ul și dincolo de care se deschidea delta Lazarde-ei.

[...] Începem să vedem peisajele nu doar ca pe niște simple decoruri prielnice sau nu, ci ca pe niște mașini inductive, foarte complexe și, adeseori, inextricabile. Ele ne conduc dincolo de noi înșine și ne fac să cunoaștem ce este în noi. Sînt solidare cu fatalitățile noastre. Trăiesc și mor în noi și cu noi. Astfel putem să frecventăm un peisaj înainte chiar de a merge la el. Ar fi un lucru trist să nu mai existe realmente « categorii » ale peisajului.

Dar există preștiințe care prefac peisajul în noi și în afara noastră, aici și acolo, acum și mîine, după asemuirea cu ceva sau altceva. Și atunci se găsesc în noi categorii ale fiindului, care fac și desfac categoriile realului.

Nu cred că a fost o fantasmă : știam Sahara înainte să pășesc acolo și totuși nu am cunoscut pînă atunci, în mod direct și personal, decît cîțiva metri pătrați din întinderea cenușie a Salinelor din sudul Martinicăi.

Mais accoutumé par là-même, et sans le réaliser, à la nudité de l'esprit en présence du désert, à ce contact avec quelque chose que vous ne sauriez pas nommer. Aussi bien, j'avais été familier de la mer avant même de m'en approcher. Nous ne regardions pas beaucoup la mer, dans mon enfance, nous courions les rivières, c'était splendide et simple. Nos rivières sont aujourd'hui désolées, sales, taries, bourrées de tant d'ordures. Nous ne fréquentions pas la mer, – c'est ce que le lieu commun dit des insulaires : ils tournent le dos à la mer –, pourtant il me semble que je l'ai toujours connue, un tréfonds de l'inconscient, ou un gouffre de la souffrance, couverts d'un seul mystère et de tant de plaisirs. [...] continuant sur ce chemin, sur cette dérive de la montagne à la mer, j'ai rencontré les œuvres de Saint-John Perse, et j'ai beaucoup appris en faisant le rapport d'*Éloges* à la mer Caraïbe, d'*Anabase* à l'océan Pacifique, d'*Exil* à l'Atlantique, comme les exégètes ont montré que la lecture de ces poèmes nous y invite. La structure et le rythme des trois livres suivent leurs vocations. Livres maritimes, lors même qu'ils ne parlent que de terre, de découvertes, d'itinérances ou de nostalgie de la terre.

On voit bien que, par exemple, dans *Vents* et dans *Amers*, la mer n'est plus cet univers hachuré, écumeux, tremblant de chaleur, d'*Eloges* et de la Caraïbe, ni le grand enroulement de houles, ce tourbillon qui s'immensifie, des Hauts Plateaux d'*Anabase* et du Pacifique, ni la pluie d'embruns et les bourrasques froides d'*Exil* et de l'Atlantique, elle est magnifiée en élément universel, qui a outrepassé toutes les catégories de mers possibles, concrètes, données, elle est un emblème rhétorisé, un déport généralisé de soi-même. Aussi bien hésitons-nous à les élire, *Vents* et *Amers*, ces élogieuses cathédrales, au haut de légende où nous inscrivons *Anabase*.

Les marches extrêmes de la pensée comme les bienheureux accidents du style sont atteints et relevés par l'acuité ou le pur toucher poétiques, dans une manière concrète de vivre les paysages. Ni communion mystique, ni retour intéressé à la terre. Les paysages du monde actuel sont le plus souvent éventrés, délavés, détruits jusqu'à leurs sources souterraines par les guerres, les oppressions, l'imprévoyance ou la bêtise des humanités, c'est une de nos approches de la connaissance aujourd'hui que de les fréquenter par delà ces ravages, que nous tentons par ailleurs de limiter, et de plonger à l'inextricable et à l'opacité qu'ils continuent de tendre sur le Tout-Monde, pour le protéger. C'est bien là le lieu inexplicable de cette connaissance tremblante, dont la poésie est la garante la plus fidèle. [...]

Obişnuit în acest fel, fără să-mi dau seama, cu nuditatea spiritului în fața deşertului, cu acel contact cu ceva greu de numit.

Tot astfel, ştiam marea înaintea să mă apropiu de ea. Nu priveam mult marea în copilărie ci mai degrabă mergeam la râu, era simplu şi splendid. Apele noastre sunt astăzi devastate, murdare, secătuite, umplute de gunoaie. Nu mergem des la mare – aşa spune locul comun despre insulari: ei întorc spatele mării –, totuşi mie mi se pare că am cunoscut-o din totdeauna, ca străfund al inconştientului sau adînc al suferinţei, învăluite de un singur mister şi de atîtea delicii.

[...] mergînd mai departe pe această derivă de la munte către mare, am întîlnit opera lui Saint-John Perse şi am învăţat multe făcînd legătura dintre *Elogii* şi Marea Caraibelor, dintre *Anabază* şi Oceanul Pacific, dintre *Exil* şi Atlantic, după cum au arătat exegeţii prin sugestiile lor de lectură. Structura şi ritmul celor trei cărţi urmează vocaţiile lor. Cărţi maritime, deşi nu vorbesc decît de pămînt, de descoperiri, de cutreierări sau de nostalgii faţă de pămînt.

Este limpede, de exemplu, că în *Vînturi* şi *Amaruri*, marea nu mai este universul haşurat, spumegînd, tremurînd de căldură, cum era în *Elogii* Marea Caraibelor, nici înfăşurarea de hule, vârtejul tot mai imens, de pe Platourile Inalte şi din Pacific ca în *Anabază*, nici ploaia, ceţurile şi şfichiuirile reci ca în *Exil* Atlanticul ; ea s-a magnificat în element universal, care a trecut dincolo de orice categorii de mări posibile, concrete, cunoscute, ea este o emblemă retorizată, un transport generalizat de sine însuşi. De aceea şovăim să ridicăm *Vînturi* şi *Amaruri*, aceste elogioase catedrale, pe culmea de legendă în care înscriem *Anabază*.

Treptele extreme ale gîndirii ca nişte preafericite accidente de stil sînt atinse şi întărite de acuitatea sau pura vibraţie poetică într-un mod concret de a trăi peisajele. Nici comuniunea mistică, nici întoarcerea interesată către pămînt. Peisajele lumii actuale sunt cel mai adesea spintecate, spălăcite, distruse pînă la izvoarele lor subterane de către războaie, opresiuni, lăcomia sau prostia omenirii. E un mod de a le cunoaşte astăzi faptul că le frecventăm dincolo de ravagii, pe care încercăm, de altfel, să le limităm şi că ne cufundăm în inextricabilul şi în opacitatea pe care ele continuă să le întindă peste Întreaga-Lume pentru a o proteja. Acesta e desigur locul inexplicabil al cunoaşterii tremurînde pentru care poezia e cea mai bună cheazăşie.

Note :

Contribution réalisée dans le cadre du programme CNCS PN-II-ID-PCE-2011-3-0812 (Projet de recherche exploratoire) *Traduction culturelle et littérature(s) francophone(s) : histoire, réception et critique des traductions*, Contrat 133 / 27.10.2011.